

DAVID BORATAV

MURMURES
À BEYOĞLU

roman

nrf

GALLIMARD

MURMURES À BEYOĞLU

DAVID BORATAV

MURMURES
À BEYOĞLU

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Pour c.

L'homme n'est pas beaucoup plus avancé que l'enfant. Il est resté ce qu'il était: penché au-dessus et au plus près.

CLAUDE LOUIS-COMBET

*Some trains don't pull no gamblers
No midnight ramblers, like they did before
I've been to Sugar Town, I shook the sugar down
Now I'm trying to get to Heaven before they close the door*

BOB DYLAN

AU LECTEUR

Le turc est parlé en Turquie, en Bulgarie, à Chypre, en république de Macédoine, en Roumanie, en Azerbaïdjan, au Kosovo, en Grèce (ainsi que sous une forme altérée par une partie des habitants du Kirghizistan, du Kazakhstan et de l'Ouzbékistan) et par les communautés immigrées d'Allemagne, de France, des Pays-Bas, de Belgique, des États-Unis et d'une quinzaine d'autres pays dans le monde. Contrairement au français, en turc toutes les lettres se prononcent et, règle dite de « l'harmonie vocalique » (qui associe les voyelles d'un même mot avec des paires compatibles) mise à part, la prononciation turque est aisée. Par souci de sincérité, confiant dans l'aptitude du lecteur aux langues étrangères, j'ai donc choisi de reproduire les noms de lieux, de personnes et de choses sans les franciser. En turc, le « c » se prononce « dj- », et le « e » devient un croisement entre « é » et « è » (sauf s'il est placé entre deux consonnes, où ce « e » reste ouvert). Ainsi, le prénom du Consul, Celal Tur, se prononce Djélal. Le « ç » de « üç » (le chiffre trois) se prononce « tch- » ; les « ş » de Beşiktaş « ch- » (Béchiktache) ; le « g » et le « ö » de Karagöz, respectivement « gu » et « eu » ; le « ü » se prononce « u » et le « u » de Beyoğlu, « ou ». À cette liste, il convient d'ajouter deux lettres moins évidentes au premier abord : le « ı » de rakı (la boisson nationale), un « i » décapité dont la sonorité oscille entre un « i » de gorge et le « eu » ; et le « ğ » (ou « g » doux), une consonne muette dont l'effet est d'allonger la voyelle qui le précède. Beyoğlu serait ainsi devenu Bèyoûlou et j'espère que le lecteur comprendra pourquoi je n'ai pu m'y résoudre, en dépit de l'inconfort momentané que ce choix créera peut-être pour lui. L'harmonie d'une langue, après tout, est autant visuelle que sonore.

LE MAL

Cela faisait des mois que je ne dormais plus. Ce que le sommeil apportait, en inertie comme en inconscience, m'était désormais interdit. J'étais dans un souterrain, un tunnel de fatigue qui s'étendait devant moi, implacable et sans porte de sortie. Je somnolais parfois, et mon corps était alors envahi par un silence qui pouvait passer pour du sommeil, mais j'en revenais vite, sans avoir goûté à ce que les gens appelaient le repos.

Mes sens s'émooussaient. Je passais une partie de mon temps d'éveil à fumer des cigarettes, l'autre à perdre l'appétit. J'étais sensible au moindre courant d'air, aux bactéries des plats décongelés, aux toux des voyageurs dans les transports publics. Après plusieurs mois de veille, de nuit comme de jour, j'étais comme un vaisseau privé de quille et de boussole. Pas une épave — pas encore — mais un individu qui s'y entend avec la solitude, le silence et la nuit, et que l'allure d'affaissement général faisait ressembler à un vieux pétrolier échoué sur la plage. Du fond de mon accablement je guettais la sortie du cauchemar, ou un répit quelconque, tout en ayant la conviction de plus en plus nette qu'une fin, ma fin peut-être, était proche.

Ces derniers temps, plusieurs nuits de suite, alors que je

fixais mes yeux grands ouverts sur un détail quelconque du plafond, je m'étais souvenu avec une précision grandissante de la première fois où j'avais rencontré Celal Tur. J'avais douze ou treize ans. Celal, un neveu de mon père, nous avait rendu visite dans notre appartement de la rue Saint-Jacques à Paris. Dans la cuisine, il avait lu tout haut, d'une voix essoufflée, un court texte sur les nuits d'un insomniaque, grignotées, disait le poème, « par un trop lourd condensé de sommeil ». L'expression me revenait à présent. Elle donnait à ce sommeil, ou plutôt à son absence, quelque chose de la teinte laiteuse et ectoplasmique du lait concentré sucré. Mon père avait aimé la sonorité très française de la phrase et l'avait fait répéter à Celal, qui lui avait répondu un peu mystérieusement que c'était un poème dont il ne fallait pas abuser.

Et pourquoi donc ? l'avait interrogé mon père, amusé par tant de solennité.

Un poème *zahir*, avait-il répondu en turc. *Zahir şiiiri*.

Celal Tur était parfaitement francophone et, comme mon père, amateur de livres rares. Le poème *zahir* était une curiosité dénichée dans les bacs d'un bouquiniste turc, sur les quais de Seine, qui lui avait affirmé que le poème priverait de sommeil celui qui aurait la mauvaise idée de l'apprendre par cœur. Le lire, c'était se condamner à ce qu'il décrivait, comme si les quelques vers du fascicule avaient le pouvoir de dissiper toute l'obscurité disponible d'une chambre, de sorte que le dormeur grisé de fatigue attendait en vain, jusqu'au lever du jour, que ses paupières se ferment. Jusqu'à ce que je le retrouve plusieurs années après, mutique et fragilisé dans un appartement humide du nord de Londres, Celal, qui avait un léger strabisme et sentait la poussière de pistache, était resté pour moi le colporteur de cet unique fragment de phrase, ce *trop lourd condensé de sommeil* devenu,

plus qu'un symptôme, l'affection chronique de ma propre décrépitude.

Mon père avait accepté sans l'ouvrir le cadeau de Celal. Il avait lu Borges et connaissait la définition que l'écrivain donnait du *zahir*, « l'un des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu » par lequel dans les pays musulmans les gens désignaient « les êtres ou les choses qui ont la terrible vertu de ne pouvoir être oubliés et dont l'image finit par rendre fou ». L'ouvrage était resté fermé, posé sur la table. Pendant qu'ils poursuivaient leur discussion, je l'avais observé avec une fascination mêlée d'un peu d'effroi.

Ne m'as-tu pas dit que l'homme qui t'a vendu ce livre était un Turc ? avait demandé mon père. Il devait savoir que *zahir* signifie « ce qui est apparent » dans le langage commun de notre langue. Un poème *zahir*, en somme, serait une sorte de miroir aux alouettes comme disent les Français.

Une boîte à double fond, oui... Une sorte de trompe-l'œil. Quant à l'antidote, l'oubli est le remède, avait répondu Celal.

Cette nuit-là, quand la discussion sur la mythologie du *zahir* avait pris fin, Celal avait dormi dans le salon. Je n'avais pas fermé l'œil, trop occupé à traquer les effets maléfiques du poème que mon père avait rangé sans l'ouvrir dans sa bibliothèque. Pendant des heures, j'avais fait le guet, me retournant dans mon lit, me levant pour regarder par la fenêtre et constater l'immobilité de la rue Saint-Jacques, avant de me glisser à nouveau sous mes couvertures jusqu'au commencement du jour. J'avais attendu une heure décente pour dire à qui voudrait m'entendre que j'avais contracté le *zahir* (comme on attrapait un rhume ou le mauvais œil) et que la nature maléfique de l'ouvrage était donc prouvée. Pendant que j'échafaudais le mal dont j'étais la malheureuse victime, envisageant sérieusement la possibilité de

périr d'épuisement sous le regard navré et enfin affligé de ma mère, j'avais fini par m'assoupir. Tard dans la matinée, quand j'avais poussé la porte du salon, j'avais vu les draps du visiteur posés sur l'accoudoir du canapé. Celal était parti — je ne le reverrais que quarante ans plus tard.

Comme il était aisé de se remémorer de telles afflictions en observant le tracé d'une faille murale qui partait se loger derrière une applique de prise électrique. L'enfance en était remplie, de ces petites fêlures, elle s'en nourrissait même. Mais je ne croyais pas aux contes, encore moins aux traumatismes ; je croyais au contraire à la fatalité du délabrement, à l'inévitabilité, à la rapidité du déclin. Ce dont je souffrais était une maladie, un syndrome, conforme à un diagnostic médical : pendant des années, j'avais travaillé de nuit, et ces années de travail nocturne avaient tout à voir avec la dégradation de mon état. Ce mal aujourd'hui n'avait plus rien de poétique : je l'appelais le Crabe, parce que cela, au lieu de filer droit, marchait de travers.

Le laboratoire qui m'employait me chargeait d'effectuer des relevés de données statistiques, une tâche qui consistait à faire défiler des feuilles de calculs — d'abord sur du papier à trous, et plus tard sur des écrans — et qui exigeait, en plus du maintien d'une présence humaine à proximité de machines complexes, de faire preuve de rigueur et de ponctualité. Le travail de nuit commençait au crépuscule avec le premier relevé nocturne et finissait à l'aube avec la complétion des diagrammes grâce aux données des derniers relevés matinaux. J'étais chargé d'une suite décousue d'activités connexes : recouplement d'événements, envois vers la base de données, enregistrement de l'accusé de réception, etc. Mon travail accompli, je rentrais chez moi à Olympia. La maison était silencieuse, la clef tournait dans la serrure, mon corps se glissait à l'intérieur par gestes cal-

culés, mon bras se tendait pour accrocher derrière la porte un manteau alourdi par la nuit, la porte donnait sur une cuisine dont je ne me servais plus et je m'affaissais sur le matelas en pensant combien sont froids les lits où l'on ne s'endort pas. Ce qui se passait ensuite n'avait en effet pas grand-chose à voir avec le sommeil : mon corps se vidait plutôt d'un trop-plein de fatigue. Mes membres se soulevaient de leur poids et, si mes sens trouvaient un réconfort dans le calme de l'appartement — si, pour employer un terme emprunté au vocabulaire sportif, je *recupérais* —, le *zahir* était trop bruyant ou, si l'on veut, le condensé de sommeil trop indigeste.

On m'avait prescrit des pilules. Sous Stilnox, j'étais sujet à des hallucinations terrifiantes ; l'Ambien provoqua logiquement une légère dysphorie ; un médecin prescrivit du Geodon, et je réalisai que je traitais une dépression induite par le Zolpidem au moyen d'un neuroleptique. Et comme je gardais assez de raison pour avoir un dégoût sincère de la caricature, lorsque j'atteignis ce stade, je conclus que ces prescriptions n'étaient pas mon genre de cocktails et mis un point final à l'expérience médicamenteuse. Je tirai la chasse et les pilules intégrèrent le réseau des égouts londoniens pour augmenter le parc des drogues récréatives en accès libre.

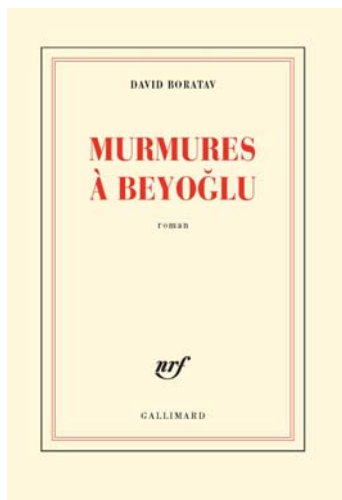
On continuait à m'assurer que mon mal était temporaire, un effet passager du stress, du surmenage, de la solitude. Quand par miracle je parvenais à m'assoupir, j'étais assailli de pensées rotatives et prosaïques, toujours les mêmes. Mais ces pensées n'étaient pas des rêves. Trop immédiates, trop terre à terre, trop mécaniques, elles prenaient la forme de marches forcées dans des villes que je connaissais, ou que j'avais habitées à un moment ou à un autre de mon existence. Ainsi je marchais dans Paris et mon genou, où se

déplaçait un morceau de cartilage, me faisait souffrir. La Seine était agitée de remous. Ces remous m'évoquaient une succession macabre d'orbites creuses. Je marchais en plein été dans les rues de Marseille, dépeuplées alors qu'il faisait jour. Le temps était lourd, l'air manquait, la ville se mettait à puer et la flânerie devenait impossible, mais je n'avais pas assez d'argent pour entrer dans un café. Ou encore, je marchais dans Londres. Trompé par les distances, je remontais des heures durant une avenue grise et huilée par la pluie. En traversant la rue, je regardais du mauvais côté et manquais de disparaître sous un bus à étages.

Ces pensées auraient pu remplir une fonction onirique si elles n'avaient pas été aussi pénibles. Mais elles s'étaient vraiment déroulées dans la réalité, au début de séjours parfois très brefs dans chacune de ces villes, *au geste et à l'impression près*. J'avais ressenti les mêmes sensations d'inconfort, d'épreuve physique et de lourdeur morale lorsque je les avais vécues et, chaque fois que je rouvrais les yeux, je comprenais que ces marches forcées n'étaient qu'une forme détournée et hallucinée d'éveil. Chacun savait qu'il était impossible pour un être humain de garder les yeux ouverts plus de trois ou quatre jours d'affilée et, à force, mes paupières se fermaient. Mais rien ne se passait derrière ces voiles de peau gonflée : il y avait de la pénombre, du silence, un peu d'oubli, mais jamais de sommeil. C'était la lumière de l'aube qui, paradoxalement, me rendait des forces.

Aux plus chanceux, dont j'étais, la société britannique distribuait des restes d'État providence. Mon ancienneté me donnait droit à une part du gâteau, les risques sanitaires liés à ma profession — travail de nuit, radiations, amiante — nécessitant un suivi discret mais approfondi de mon état de santé afin de parer aux poursuites judiciaires pour préjudice physique ou moral. La médecine du travail

Les vivants	132
Selmin Sevengül	144
<i>Catch Me If You Can</i>	149
Galata	158
Serencebey	163
Belma	176
Pinaski (I)	179
Adnan	190
Tarabya	196
<i>Pezzevenk</i>	201
Lefter	212
Le sommeil	221
Necatibey	230
La voix	236
Famagusta	242
Pinaski (II)	252
Babaanne	260
Şişli	268
Fatih	279
Sunset Grill	286
<i>Dolmabahçe</i>	298
La faille	305
<i>S.S. Tarsus</i>	314
Sugar Town	319
Loin	326
Hacı Osman	330
Éphèse	343
Selmin	346
Beyoğlu	352
<i>Notes et remerciements</i>	355



Murmures à Beyoğlu

David Boratav

Cette édition électronique du livre *Murmures à Beyoğlu*
de *David Boratav*
a été réalisée le 08/07/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 18 juin 2009 (ISBN : 9782070126286)
Code Sodis : N02528 - ISBN : 9782072025280